



HEGEL en toutes lettres n° 17 : le final

Jean-Marie André

andrejeanmarie67@gmail.com



« Pour mourir il faut bien naître... la fin est mon commencement »

« Moi, Georg Wilhelm Friedrich Hegel, né à Stuttgart, le 27 août 1770. Mes parents, Georg Ludwig Hegel, fonctionnaire de l'administration des finances, et Christine Louise, née Fromm, veillèrent à ma formation intellectuelle, aussi bien par des leçons privées que par des cours suivis au Gymnasium de Stuttgart, où étaient enseignées les langues anciennes.

À l'âge de 18 ans, je fus admis au séminaire théologique de Tübingen. Après deux années consacrées à l'étude de la philologie sous la direction de Schnurrer, et à celle de la philosophie et des mathématiques sous celle de Flatt et de Beckh, je devins bachelier en théologie et étudiâi ensuite pendant trois ans les sciences théologiques sous la direction de Le Bret, Uhland, Storr et Flatt, jusqu'à ce que j'eusse passé l'examen théologique à Stuttgart et que j'eusse été admis parmi les candidats au pastorat ; j'avais choisi la carrière pastorale conformément au vœu de mes parents, et j'étais resté fidèle à l'étude théologique par inclination personnelle, à cause de sa liaison avec la littérature classique et la philosophie. Après mon admission, je choisis parmi les diverses activités liées à mon état celle qui, indépendante de la fonction pastorale proprement dite et de l'office de la prédication, m'accordait le loisir de me consacrer à la littérature ancienne de la philosophie et me fournissait l'occasion de vivre dans d'autres pays et dans un milieu étranger.

Je trouvai cette occasion grâce à deux postes de précepteurs que j'ai acceptés à Berne et à Francfort, et qui me laissaient assez de temps pour suivre la marche de la science dont j'avais fait le but de mon existence. Après avoir passé six ans dans ces deux postes, et après la mort de mon père, je décidai de me consacrer entièrement à la science philosophique, et la renommée d'Iéna ne me laissa pas de choix en ce qui concernait le lieu où j'aurais à la fois l'occasion de développer pour moi-même ce que j'avais appris et de m'essayer dans la carrière de l'enseignement. J'ai écrit ici une étude sur la différence du système philosophique de Fichte et celui de Schelling et sur l'insuffisance du premier, et j'ai bientôt après reçu l'autorisation des curateurs, grâce la soutenance publique de ma dissertation *de orbitis planetarium*.

J'ai publié, [en] collaboration avec le professeur Schelling, le *Journal critique de Philosophie*, en deux volumes, dans lequel ont paru de moi :

L'introduction

Comment le sens commun saisit la philosophie ;

De l'ancien et du nouveau scepticisme ;

La philosophie de Kant, de Jacobi et de Fichte ;

De la façon dont a été traité jusqu'ici le droit naturel.

Privat-docteur depuis trois ans, j'ai fait divers cours sur la philosophie et — je crois — l'hiver dernier, devant un auditoire nombreux. La Société minéralogique ducale m'a reçu l'année dernière comme second assesseur, et la Société des Sciences naturelles m'a récemment admis comme membre.

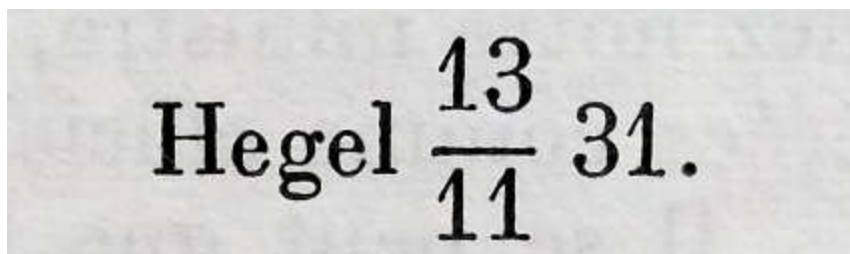
Etant donné que, parmi des études variées, la science de la philosophie est devenue pour moi une vocation, je ne puis que souhaiter d'être nommé professeur de philosophie par les honorables curateurs » [1].



Avenir et Destin...

Ce curriculum vitae fut rédigé par Hegel en 1804 à Iéna. Il a 34 ans et un avenir.

« La petite feuille, ci jointe, que j'avais voulu joindre à mon envoi d'hier, et dont le texte devait être imprimé comme épigraphe au verso du titre, est, comme je viens de le voir, restée chez moi ; je vous l'envoie donc ».



Au-dessous de la signature, de la main de Madame Hegel « les derniers mots écrits par mon bien-aimé et envoyés à l'imprimerie Starcke ». Dimanche 13 novembre 1831 au matin [2]. Ses derniers mots, le furent le 13 novembre 1831 à Berlin. Il a 61 ans et un destin. L'avenir, c'est ce que nous en ferons et qui est indéterminé tout comme notre liberté. Le destin, c'est ce qui s'est imposé et s'impose à nous et c'est ce que la mort fait de toute vie.

Mais les fatalistes diront comme Diderot que « les éléments futurs sont déjà inscrits sur les grandes presses de l'histoire ». Au même Diderot, Hegel emprunta son *Jacques le fataliste* pour exemple dans *La phénoménologie de l'Esprit* !

La mort... qui vit une vie humaine

Pour Hegel « l'Esprit » est l'ensemble des cultures du globe et de leurs évolutions. « Rien que cela » ! s'exclame le narrateur de Simon Critchley dans *Le jour et l'heure* [3]. Toutes ces cultures pour Hegel ont toujours eu, et ont toujours, besoin d'images spectaculaires et mémorables. Ces images, ces « formes », dessinent les « contours du monde » que chacun peut appréhender pour les faire siennes dans un processus d'intériorisation participant à la genèse du penser par soi-même. Avec toutes ses images, dont certaines sanglantes de la Révolution française, *La phénoménologie de l'Esprit* devient le théâtre de la mémoire et du long chemin de l'évolution historique du temps et de son devenir au sens du « récit historique national » reposant sur des éléments de preuve vérifiables et non au sens du « roman national » qui n'est qu'un discours « légendaire voire mythique ». Même si « l'histoire est un roman » c'est « un roman vrai » conclut aujourd'hui l'historien Paul Veyne, à l'adresse des révisionnistes, falsificateurs nés.

Le mouvement de ce théâtre de l'Esprit est un cercle revenant sur lui-même, cercle présupposant son commencement pour ne l'atteindre qu'à la fin. Le devenir pour Hegel est une succession d'images d'un véritable diaporama se déroulant à un rythme mesuré pour que nous puissions assimiler toute cette substance d'images qui se déverse dans notre subjectivité pour devenir « savoir absolu » qui est la forme ultime de l'Esprit. La fin revient au commencement pour recommencer de nouveau dans une répétition éternelle. La tâche de chaque nouvelle génération pourrait être la construction de son propre théâtre vivant de mémoire en images et en pensées. Pour cela, Hegel installe le sujet seul face à la scène et fait défiler sur scène le film de toutes les formes de l'Esprit afin de le mémoriser. « Ce qui se déroule sur scène, c'est tout le théâtre de la subjectivité, c'est notre théâtre » et grâce à ce travail de mémoire, « nous apprenons à nous voir du point de vue de la totalité, avec les yeux du tout ». Ce faisant, nous devenons infinis dans « l'unité du divin et de l'humain ».

La mort parfaite n'existe pas...

Dans *Le jour et l'heure* de Simon Critchley, le narrateur décide de construire ce fameux théâtre de la mémoire dont les mesures nous sont enfin dévoilées : hauteur : 2,5m et largeur : 5 mètres ! Il essaye alors de se remémorer tout ce qu'il a vécu, vu, entendu, lu et écrit depuis sa naissance en rangeant minutieusement tous ses souvenirs en « sept rangs » tout en faisant la part belle à la philosophie. Sa mort étant prévue par les astres un 13 juin à 15 h 51, le narrateur va s'y préparer activement. Face à



son théâtre enfin construit, une torche à la main et un stock de piles Duracell devant lui, il va essayer de se remémorer aussi bien le contenu du septième rang consacré aux langues et à leurs grammaires, que celui du premier rang et de son histoire personnelle ou de celui du deuxième rang consacré aux articles et livres qu'il a écrits. Il s'attaque ensuite aux troisième, quatrième et cinquième rangs consacrés à l'histoire de la philosophie et à tous ses contenus depuis les présocratiques jusqu'à Gilles Deleuze. Après des semaines d'entraînement à se remémorer dans l'ordre et le désordre le contenu de ces sept rangs, il fut enfin prêt pour entrer dans son théâtre le 13 juin à 13 h 40. A 13 h 51, il entreprend son « travail de mémoire » à reculons comme on peut le faire en voiture en « ne regardant uniquement que dans le rétroviseur » ! A 14 h 30, au cinquième rang de la philosophie contemporaine, il était « matière », à 15 h 26, il était « Dieu », à 15 h 50, il était prêt ! Il crut entendre une voix féminine lui dire « la voici enfin la chose noble et distinguée ». « La mortalité, enfin et maintenant » pensa-t-il ! Il a alors attendu... A 16 heures, il ne s'était rien passé et il n'était toujours pas mort. Il s'est mis à pleurer car « tout lui avait semblé si parfait ».

Witold Gombrowicz, né en Pologne, romancier, dramaturge, diariste et dans son essence avant philosophe, arrive en 1969, à l'âge de 65 ans, au terme d'une insuffisance respiratoire majeure. Il supplie un ami proche de lui fournir arme à feu ou poison. Son ami l'en dissuade mais lui suggère en revanche de leur faire, à son épouse Rita Gombrowicz et à lui-même, un cours de philosophie. Ce sera, en 102 pages, le *Cours de philosophie en six heures un quart* [4]. « Un quart d'heure pour le marxisme » ajoutera Gombrowicz ! Il les passionna du dimanche 27 avril 1969, jour du référendum au dimanche 25 mai 1969. Il meurt le 24 juillet 1969 à Vence. Pour Gombrowicz, *La phénoménologie de l'Esprit* est un livre capital car la philosophie d'Hegel est une *philosophie du devenir*. Est créateur le *devenir humain* qui s'exprime dans l'histoire. Cette idée de progrès de la raison et plus précisément de progrès de la science se réalise chez Hegel à travers sa dialectique basée sur la contradiction. Chaque thèse trouve son antithèse à un degré plus haut. La synthèse apparaît elle-même de nouveau comme une thèse et trouve son antinomie. Hegel pense que notre esprit, fondé sur cette contradiction, est imparfait car, ne connaissant que partiellement la réalité, il ne propose que des jugements imparfaits. Gombrowicz ajoute : « Quand nous disons *tout*, nous devons admettre le *singulier*, quand nous pensons *tout*, il nous faut aussi penser *rien*, quand nous imaginons une chose *noire*, il faut penser aussi à une autre *couleur* parce que l'idée même de la couleur est une opposition entre elle et toutes les autres couleurs ». A cette même époque du *Cours de philosophie en six heures un quart*, Gombrowicz nous rappelle dans son *Journal* [4,6] que « la déchirure la plus profonde chez l'homme, sa plaie toujours ouverte [est la relation] subjectivité/objectivité ou sujet-objet, c'est-à-dire conscience-objet de la conscience [qui] est le point de départ de la pensée philosophique [...] Imaginons que le monde se réduise à un seul et unique objet. S'il n'y avait personne pour avoir conscience de cet objet, celui-ci n'existerait pas [...]. Quant aux ignorants qui considèrent la philosophie comme un tas de balivernes [...] je leur ferai remarquer que c'est sur une contradiction analogue que se cassent la tête les physiciens modernes qui butent sur la théorie ondulatoire et corpusculaire de la lumière, sur la conception dualiste de l'électron, le *Continuum* d'Einstein, la Théorie de Planck - et le Principe d'Heisenberg [5]. Partout, de tout temps, la pensée la plus profonde se brise contre le récif de la dualité d'interprétation qui, sur le plan intérieur, se révèle aussi inconciliable qu'insoluble » [6].

Apprendre à mourir, en fin de compte, se révèle peut-être impossible

Si apprendre à se remémorer, si finir par savoir vraiment tout ce qu'on croit savoir, si finir par devenir capable de le dire, de s'y promener, sans rien oublier, peut-on appeler cela, depuis Platon, philosopher ? Peut-on aussi appeler cela, apprendre à mourir ? Sans doute l'a-t-on cru avec l'*Ars Moriendi* ou l'*Art de bien Mourir* publié après la terrible épidémie de peste noire et vulgarisé à l'échelle de l'Europe en 1501 grâce à Gutenberg et à sa découverte de l'imprimerie. Mais la mort parfaite n'existe pas et apprendre à mourir, en fin de compte, se révèle peut-être impossible.

Références

1. Hegel. Correspondance III, NRF, Gallimard, 1963, p. 344-345.
2. Hegel. Correspondance III, NRF, Gallimard, 1963, p. 306.
3. Simon Critchley. Le jour et l'heure. PUF, 2014, p. 35-38.
4. Witold Gombrowicz. Cours de philosophie en six heures un quart. Rivages poche/ Petite Bibliothèque, 1995 n°171 ; p. 19-23 et p. 45-147.
5. Etienne Klein. Petit voyage dans le monde des quantas. Champs sciences, Flammarion 2009.
6. Witold Gombrowicz, Journal 1961-1969, Folio n°2768, p. 579-582.